

## LE ROC DES FIZ OU CELLES QUE NOUS ETIONS AVANT CETTE TERRIBLE NUIT.

Marie-Joëlle Champenois

C'est après une nuit entière passée dans un train, accompagnée d'une convoyeuse, car à l'époque mes parents n'avaient ni la possibilité ni les moyens de le faire, que j'arrivais un matin du début de l'année 1969 en gare de St Gervais. Là, seule, je devais me débrouiller afin de trouver un bus qui allait me déposer quelques minutes plus tard devant le Roc des Fiz. L'estomac noué malgré la beauté des lieux recouverts de neige, je découvrais l'immensité de cet endroit où il me fallait désormais vivre.

Je crois que je n'oublierai jamais ce que j'ai ressenti durant les minutes qui suivirent l'arrivée de la sœur dont je ne me souviens plus du nom et qui avait la responsabilité du LAZARET. Je compris très vite, Lazaret, Léproserie, Quarantaine, ce mot tout à coup prenait tout son sens. Dans mes oreilles résonnait maintenant le cliquetis du trousseau de clefs pendu à son tablier, les portes qui s'ouvrent et se referment à clefs sur nous. Puis la chambre, cette chambre d'où on ne devait pas sortir même pas pour aller aux toilettes la nuit.

Fort heureusement je ne devais pas y souffrir longtemps car j'allais être libérée par la sœur qui avait en charge le Pavillon Rose où j'allais être transférée jusqu'à la fin de mon séjour. Je devais la délivrance de cet isolement simplement au fait que j'étais en classe de 3<sup>e</sup> et qu'une autre de mes camarades du Pavillon Rose y était aussi. Nous allions pouvoir travailler ensemble Dominique et moi. D'autant plus que je sortais d'un mois et demi d'hôpital. J'avais donc déjà pris un certain retard l'année du BEPC.

Je faisais donc la connaissance de toutes ces jeunes ados avec lesquelles j'allais désormais partager tous les moments de chaque journée et notre Tuberculose. Enfin j'allais pouvoir en parler librement. Il me fallait à présent apprendre à vivre en communauté, surmontant chaque jour le manque de ma famille que je venais de quitter pour la première fois.

C'est ainsi que j'empruntais ce long chemin qui aurait dû me mener vers une parfaite guérison, partagé entre les soins que demandait notre maladie et les cours que nous devions malgré tout prendre.

Mes journées passées avec mes camarades et la sœur qui prenait soin de nous seraient dorénavant rythmées par les examens médicaux, les soins, les repas pris au réfectoire (ce qui fut du reste mon plus grand combat moi qui mangeais très peu auparavant, je me voyais obligée de finir tout ce que sœur Thérèse mettait dans nos assiettes et surtout tout ce dont j'avais horreur). Mais cela restait malgré tout un moment qui nous permettait d'être tous réunis au réfectoire, garçons et filles, petits et grands. Puis arrivait la promenade, pour les plus chanceuses d'entre nous qui le pouvaient (les plus avancées vers la guérison, cela dépendait de notre état). Ce qui ne fut pas mon cas de suite. Puis la sieste obligatoire que nous n'apprécions guère. Que de temps perdu... Le goûter, la venue de Mme Irène toujours de bonne humeur, un moment de bonheur et Mlle Monique qui remplaçait notre surveillante durant son jour de repos. Et les cours suivis dans une salle de classe, seuls moments qui nous autorisaient à nous échapper de notre Pavillon Rose. Je me souviens m'être inscrite au cours de sténo pour suivre des cours supplémentaires. Ce qui me plaisait énormément d'ailleurs car nous étions très nombreuses. Puis retour au Pavillon pour nous rendre au réfectoire pour le repas du soir. Pour finir ces journées, nous avons le droit de regarder la télévision, installées dans nos lits jusqu'à 22 heures, je crois. Il nous fallait argumenter pour réussir à voir la fin du film s'il terminait un peu plus tard. Éteignez les lumières ! Silence ! Laquelle d'entre vous est levée ? C'était bien souvent ce que l'on pouvait entendre les minutes qui suivaient. Et puis le silence et le sommeil qui tarde à venir et là, au fond de mon lit, je me sentais affreusement seule, loin des miens, si loin et puis enfin on s'endort et là on rêve, on s'échappe, enfin on est de retour parmi les siens, papa maman, c'est si bon, instants de bonheur, de bien-être, volés à la dure réalité et au mauvais sort que dame nature nous a jeté.....

Allez tout le monde debout, les rideaux sont tirés, c'est le matin. Une journée qui recommence. Oh zut j'ai un tubage ce matin. Quelle horreur, je déteste ça. Aurais-je du courrier aujourd'hui, avec un peu de chance peut être un colis ? Et puis les heures passent et les jours avec les tableaux des résultats des examens médicaux qui s'affichent et ceux prévus aussi et que l'on consulte en espérant que son nom n'y figure pas ou que les résultats ne soient pas trop mauvais, mais cela fait partie de notre quotidien.

Heureusement malgré tout cela il y a des bons moments, les amies à qui l'on confie nos petits secrets, le nom du petit copain que l'on a laissé en quittant notre région, les bêtises faites avec nos frères ou sœurs. Dans l'année il y a des fêtes aussi, mardi gras, Pâques, Noël, et nous fabriquons nos décors ce qui nous occupe de longs moments. Nous avons également une kermesse à préparer. Nous apprécions les jeux de société avec les copines ainsi que le ping-pong, et les heures de lecture. Enfin un jour on nous autorise à jouer une pièce de théâtre. C'est décidé ce sera « il est minuit Dr Schweitzer ». Je joue le rôle de Mlle Marie et nous sommes parties pour des heures de répétition qu'on nous autorise à faire dans une salle isolée. Pièce que nous allons devoir interpréter devant tous les pensionnaires du Roc des Fiz. Quel stress mais quelle joie aussi.

Il y eu également deux grands moments au cours de mon séjour au Roc. Le premier, la sortie annuelle d'une journée à Genève. L'autre très important, moins agréable mais nécessaire, le passage du BEPC à Bonneville. Ce fut en taxi que nous nous y sommes rendus. Grâce aux profs qui avaient réussi à me faire rattraper une partie de mon retard du à mon séjour à l'hôpital (il me manquait un trimestre) j'ai

malgré tout eu la chance de le réussir.

Ainsi s'écoulèrent les mois de l'année 1969. Noël puis le nouvel an 1970. On m'annonce que je ne rentrerai pas chez moi avant la fin de mon année de seconde, c'est à dire au plus tôt en juin. J'ai beaucoup de mal à digérer cette nouvelle, je suis en manque de ma famille car durant l'année qui vient de s'écouler je n'ai eu que deux visites, deux ou trois jours mon père puis quelques temps après ma maman accompagnée de mes frères. Leur départ me brise à chaque fois et j'ai beaucoup de mal à repartir dans cette séparation. C'est dur, très dur... Heureusement il y a les copines. Il y a des arrivées mais il y a aussi des départs.

Les journées passent, c'est l'hiver et il y a beaucoup de neige. Puis Pâques arrive, il y a toujours beaucoup de neige. Le mois d'avril pointe le bout de son nez, avec le jour de mon anniversaire, le 21 avril. Je suis un peu triste à l'approche de ce jour, ça fera mon second anniversaire au Roc. J'avais un peu espéré le passer à la maison celui-ci.

Le 5 avril, la montagne prévient une première fois. Le matin au réveil nous découvrons depuis les fenêtres des douches, de la terre et un sapin sur le toit d'un des bâtiments des garçons. Nous nous inquiétons, nous posons des questions mais très vite on nous rassure. Le lendemain j'écris dans une lettre à ma sœur, nous sommes ici pour nous soigner et non pas pour nous faire écrabouiller. Bien triste prémonition que j'avais là. Bien entendu nous ne saurons jamais que des bâtiments étaient endommagés ; c'est le silence sur ce qui vient de se passer. Et nous, ados que nous sommes nous n'y pensons plus. Quelques jours s'écoulaient encore jusqu'à notre dernière nuit au Roc.

Là comme toutes les fins de journées précédentes, nous nous installons dans notre lit pour regarder la télévision. Pour la dernière fois sœur Thérèse nous aidera à choisir le programme. Les lumières de notre pavillon s'éteindront une ultime fois sur ces montagnes que nous avons pu admirer tant de fois jusqu'alors. Nous discutons avec Josiane, ma voisine de lit, très doucement il ne faut pas déranger nos camarades et il ne faut surtout pas se faire prendre. Nous avons une fois encore du mal à nous endormir, enfin nous nous apaisons. Il est tard, tout à coup au loin un bruit, un grondement attire mon attention. Je me souviens m'être dit « bizarre le tonnerre, je le trouve bruyant et puissant », une seconde après, je ne comprends plus rien subitement quelque chose me tombe dessus, mon lit s'effondre comme dans un trou, je n'ai pas le temps d'avoir peur seulement celui de penser très fort à ma famille, ils défilent très vite devant mes yeux, non dans mes pensées. Je me protège, j'essaie de lutter mais je ne sais quoi me tombe dessus. A ce moment là, je me dis je suis foutue, je me rappelle avoir mis mes bras en croix sur ma tête et tout à coup tout s'arrête. Je me retrouve coincée dans un trou. Je ne parviens pas à en sortir. Je ne sais plus s'il y a eu beaucoup de cris ou du silence mais je me souviens du son de la voix de Josiane « Marie-Jo, Marie-Jo où es tu? » et ma voix retentissante dans mes souvenirs « ici, je suis coincée, aides moi, aides moi dans le trou, je n'arrive pas sortir ». Puis sa main tendue agrippant la mienne qui m'attrape et qui me sort d'un seul coup de cet endroit où j'ai cru il y a encore quelques instants finir mes jours.

Nous sommes plongées dans l'obscurité et nous n'avons aucune idée de ce qui vient de se passer. Nous n'avons pas compris que notre Pavillon Rose vient de se décrocher du reste du bâtiment sur notre gauche et de se déplacer et que horreur, tout ce qui se trouvait sur notre droite vient d'être emporté par un terrible glissement de terrain, les bâtiments mais aussi nos camarades endormis à tout jamais durant cette terrible nuit. Nous sommes sorties de notre torpeur par les coups donnés par sœur Thérèse. Elle est bloquée dans sa chambre. Nous essayons de pousser, tirer sur sa porte, malheureusement rien n'y fait. Nous décidons d'aller chercher du secours par la porte qui n'existe plus et derrière cette porte qui n'existe pas, le couloir qui aurait du nous mener au reste du bâtiment a lui aussi disparu. Nous ne comprenons toujours pas ce qui a pu se passer mais nous décidons de passer par les balcons et les terrasses. Tout à coup une lumière, une lampe torche, c'est le docteur qui nous soigne qui vient à notre secours. Nous l'informons que notre sœur est prisonnière de sa chambre mais qu'elle nous parle. Nous ne voulons pas quitter les lieux sans elle mais le docteur nous donne l'ordre de sortir, il faut faire vite. Nous nous laissons glisser sur le sol empli des éclats de verre des vitres qui ont explosées. Au loin nous entendons les bruits des voitures, des secours... Nous voilà maintenant à l'extérieur, les pieds nus dans la neige, en pyjama. Aucune de nous ne ressent le froid car là..... là c'est le chaos, le paysage a changé et nous découvrons l'horreur de ce qui vient de se produire. Nul ne trouvera jamais les mots pour expliquer ce que nous avons ressenti à ce moment précis. La montagne s'était mise en colère, elle avait commis l'irréparable. Je crois me souvenir que nous nous sommes toutes mises à crier les garçons, où sont passés les garçons, il faut aller les secourir. Mais il fallait nous mettre à l'abri et pour se faire on nous dirigeait sur l'autre partie du sana afin de nous abriter. Mes souvenirs de ce moment si cruel sont très confus, je crois que le cerveau est ainsi fait, que dans pareils moments, pour nous protéger, il oublie, il court-circuite, il a tellement mal, qu'il est incapable de raisonner.

Nous sommes recueillies et dispersées dans des chambres pour la nuit. Je n'ai jamais su où exactement. Là nous sommes, pour certaines assommées par les événements, ou totalement incontrôlables pour d'autres, qui ne peuvent rester en place. Les minutes ou les heures passent, je ne sais pas, lorsque sœur Thérèse nous rejoint, libérée par les secours. Nous sommes heureuses de la

retrouver saine et sauve. Malheureusement elle est porteuse d'une bien triste nouvelle, il reste peu d'espoir de retrouver des garçons en vie. Les secours maintenant nombreux s'affairent pour sauver ceux qui peuvent encore l'être.

Au petit matin nous sommes évacuées par des camions de gendarmes dans un autre sana proche qui peut nous accueillir. On se précipite pour envoyer des télégrammes à nos familles, et leur annoncer que nous sommes saines et sauvées, il faut venir nous chercher. Pour eux, le cauchemar est enfin terminé. Un matin, je me souviens, sœur Thérèse nous a réunies, afin que nous nous rendions à la chapelle. Là elle nous demande de prier pour toutes ces âmes qui nous ont quittés et de remercier Dieu de nous avoir épargnées. Je ne prie pas, je ne peux pas prier. Je suis en colère, j'aurai besoin de crier. Ma foi, cette foi à cet instant me fait défaut. Je ne comprends pas DIEU. Mon DIEU pourquoi avoir permis une telle chose...

#### L'APRES ROC.

Enfin, un matin des journées suivantes, je ne me rappelle plus des dates, mon père et mon frère sont arrivés pour me ramener chez moi. Ils étaient arrivés en pleine nuit. Ils m'ont juste précisé qu'étant arrivés en pleine nuit, ils étaient passés par le Roc et que les recherches continuaient et qu'ils avaient eux mêmes participé en attendant l'heure à laquelle ils pourraient me récupérer. Puis nous n'en avons plus reparlé.

Je me souviens avoir été de retour dans ma famille pour le 21 avril pour mes 16 ans. J'avais cette chance de pouvoir les fêter avec les miens. Il me fallait maintenant faire face aux nombreuses personnes qui voulaient me voir, voisins, connaissances etc. J'étais devenue tristement célèbre. Je me souviens même avoir jeté et insulté un journaliste qui voulait simplement faire son métier et écrire un article dans un journal local. Au début j'avais du mal à supporter les regards des gens lorsque je sortais, les chuchotements. Il me semblait savoir ce que tous pensaient « pauvre fille déjà la tuberculose, en plus cette catastrophe ». Parce qu'il faut savoir qu'à l'époque être « tubar », c'était difficile. C'est pourquoi, pour nos voisins et connaissances j'étais partie faire une cure de repos faisant de l'anémie. C'était pour le coup que tout le monde savait et la seule chose à l'époque qui m'avait fait tenir le coup c'était que moi j'avais de la chance d'être encore en vie. Enfin il a fallu se reconstruire comme on pouvait. Se faire soigner car les nerfs craquaient quelquefois. Il faut dire que cette nuit là, si nous avons gardé la vie, une partie de nous même, une partie de notre âme est restée dans ces montagnes. Quelquefois je me dis que c'est l'autre, celle que je serais devenue sans cette nuit du 16 avril 1970 qui est restée là haut au Roc des Fiz et je me demande qui aurait été cette autre...

#### PEUT ETRE UNE THERAPIE

Il m'aura fallu plus de 40 ans pour enfin réussir à parler de ce douloureux événement de ma vie, et parvenir à trouver les mots nécessaires afin de mettre tout ceci noir sur blanc, ce qui n'a pas été chose facile que de ressortir toute cette partie de mon passé que j'avais enfoui au fond de moi, tout au fond, mais qui me rongait irrémédiablement comme une maladie qui vous détruit à petit feu.

J'ai cru m'apercevoir que mes camarades que j'essaie de recontacter ces derniers temps, ont du mal elles aussi à en parler et à dire qu'elles en souffrent peut être encore. C'est notre cas, je pense, et nous ne savons pas le dire. Pourtant nos proches nous aiment assez pour la voir cette souffrance et sans doute nous aider. C'est ce qui m'a décidé à écrire ces quelques lignes pour dire « oui, ça m'est arrivé, c'est une page de mon histoire ». Page de mon histoire qui est restée fermée jusqu'à aujourd'hui même pour ceux qui m'aiment, mon époux qui partage ma vie depuis plus de 36 ans maintenant, ma fille et mes petits enfants car c'est un morceau d'eux même aussi et tous ne la connaîtront que par la lecture de mon récit.

Jusqu'ici je n'étais jamais parvenue au bout de mon récit, je ne réussissais jamais à raconter. J'ai donc trouvé cette solution, et peut être donné l'idée à celles qui comme moi ont du mal à dire les choses. J'ai pu constater également en faisant des recherches sur le site du Roc des Fiz, que d'anciens pensionnaires qui n'ont pas vécu la catastrophe se posent sans doute des questions.

J'ai 56 ans et je me trouve à un moment de ma vie où certaines choses prennent une importance particulière.

Mon but n'est pas de tourner une page, mais simplement d'en finir avec les « excusez moi d'être encore en vie ». C'est mon histoire, je n'ai pas la possibilité de la réécrire. Je voudrai seulement pouvoir tous les matins en me réveillant remercier la vie d'être encore en moi...